

Il faut se garder de mettre sur le même plan l'espion et l'informateur. Le premier est un traître, travaillant contre son pays ; le second est un agent dépendant d'un service régulier. C'est dans cette seconde catégorie, qu'évoluait, avant la guerre de 1914, le capitaine Charles Lux.

Pendant les dernières années du règne de Guillaume II, le gouvernement impérial ne cessait de se montrer de plus en plus menaçant à l'égard de la France, nous obligeant à de coûteuses mesures de protection. C'est dans ce contexte que le capitaine Lux dont l'habileté, le sang-froid et la connaissance parfaite de la langue allemande faisaient un informateur précieux.

A la longue de ses voyages, il fut remarqué par la police. Il fut signalé, guetté et épié. On se promit de mettre la main sur ce Français trop curieux. L'occasion se présenta le 3 décembre 1910. Ce jour là, le capitaine Lux, ayant laissé ses bagages en Suisse, prit un bateau qui traversait le lac de Constance. Il se proposait, après avoir pris pied sur le territoire allemand, d'aller flâner du côté de Friedrichshafen où se construisaient les fameux zeppelins.

Il n'en eut pas le temps. A peine avait-il mis le pied hors du bateau, qu'il fut arrêté et transféré à Stuttgart. Rien ne fut saisi sur lui, il fut néanmoins inculpé d'espionnage. L'instruction dura six mois, le capitaine Lux ne comparut devant le tribunal militaire que le 29 juin 1911. Grâce aux faux témoignages, la condamnation fut rigoureuse : six ans de détention dans une enceinte fortifiée.

En pareil cas, la première précaution à prendre est de prévoir le moyen de correspondre avec l'extérieur. Le capitaine Lux avait donc affiché tout de suite une préférence dans ses repas, à savoir : bifteck, pommes de terre et tranches de citron. Le jus de citron, on le sait, permet une écriture invisible qui se révèle seulement quand on chauffe le papier, les allemands ne l'ignoraient pas, mais ils commirent l'imprudence de n'y pas penser.

Le 20 juillet 1911, le capitaine Lux fut transféré dans la forteresse de Glatz, où il était si sévèrement gardé qu'il semblait impossible de s'en évader ; mais le nouveau prisonnier se souvint qu'au XVIIIe siècle, le baron de Trenck avait réussi à s'évader de ces lieux.

A l'entrée de la forteresse et tout le long des remparts extérieurs, des sentinelles veillaient. Chaque soir les portes des chambres étaient fermées à clef et les étages isolés les uns des autres. Des rondes, des visites avaient lieu à l'improviste.

Autorisé à écrire à sa famille pour lui donner des nouvelles de sa santé, il utilisa le jus de citron ; on lui répondit en utilisant la même méthode : le contact était pris.

Afin de connaître exactement les obstacles à vaincre, L'officier français était parvenu à fabriquer un passe-partout avec un crochet en fer ; il pouvait ouvrir sa porte, et accéder à la trappe de l'étage. Une nuit, il put se glisser à l'étage inférieur et pénétrer dans une chambre inoccupée. Avec un fil lesté, lui permit de mesurer exactement la hauteur qui le séparait du sol, soit exactement dix-huit mètres.

La correspondance continuait, et chacun des colis contient un objet utile à l'évasion. A un prisonnier qui veut s'évader, l'outil indispensable entre tous est une scie. Les frères du prisonnier, avaient pour ami, un médecin qui étant un extraordinaire bricoleur, réussi à fabriquer une scie en « kit » qui fut caché dans un livre. Il faut croire que l'ouvrage truqué fut également exécuté d'une main de maître car l'officier allemand qui l'examina ne vit rien.

Ainsi lui étaient transmis : une carte de la région et un passeport en règle. Quatre mois suffirent pour que le capitaine détenu à Glatz soit prêt pour son évasion.